

HUMANITE

DIMANCHE

12, 13, 14 octobre
vente
exceptionnelle
de notre journal
voir le sommaire
page 9

vendredi
1^{re} édition
6,50 F

N° 245

HEBDOMADAIRE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE FRANCAIS

5 OCTOBRE 1984



en vente auprès de vos diffuseurs
et chez tous les marchands
de journaux. Prix : 20 francs

35^e anniversaire de la République populaire de Chine

questions à l'ambassadeur
Cao Keqiang

P. 2

reportage en Espagne

l'auto à la une

Renault : du nouveau grâce aux salariés

P. 6

le Salon a ouvert ses portes
un numéro spécial hors série
de « l'Humanité » et l'« Humanité Dimanche »



28 octobre à Paris pour la paix

marche à suivre

P. 9

porteurs d'espérance

l'éditorial de François HILSUM

LA plupart des quotidiens ont publié mercredi la même photo. On y voit Giscard, à l'Assemblée, hilare. Derrière lui, Barre, tout aussi hilare. Les gazettes ont révélé, en outre, une information d'importance planétaire : Chirac et le « nouveau » député du Puy-de-Dôme se sont, incroyable mais vrai, serré la main. Si. Bref, le petit monde des politiciens de droite barbote en plein bonheur. La semaine dernière, il se payait même le luxe d'une mini-dispute. Le thème en était : après 1986, la droite gouvernera-t-elle avec Mitterrand, ou exigera-t-elle qu'il se démette ?

Tout cela n'est guère intéressant. Et les Français qui ont en tête le chômage, les prix, l'inadaptation de l'école, l'insécurité, jugent sans doute sévèrement ces hommes de droite qui pratiquent volontiers la méthode Coué, afin d'habituer les Français à leur inévitable retour au pouvoir.

Là commence une question intéressante. Est-il encore possible de battre la droite en 1986 ?

Notre peuple a vécu pendant des années une dure expérience. Giscard-Chirac-Barre, les Français ont

reportage en Espagne

les Basques veulent la paix

P. 10

un parrain s'est mis à table

razzia sur la mafia

P. 7

agriculture

vendanges mécaniques

P. 3

les amants de Maria

un entretien avec le cinéaste
soviétique Konchalovsky

P. 13

Julien Fontanes mon fils

une interview de Jean Cosmos

P. 16

escalade

grimpeurs à vos marques

P. 24

les fanas des guimbardes

P. 15

demain les avions

les métaux nouveaux sont arrivés

P. 23

la mode sous influences

P. 22

LES 5.6.7.8 OCT.

PORTES OUVERTES
RENAULT 85
PREMIERE

VOIR PAGES
4-5-6-7

Quand on lui dit : « Vous êtes un poète », il répond : « Un musicien plutôt. Un artiste. »

Il écorche, il provoque, il charme, il chante. Il n'a pas changé. Il dit : « J'ai toujours quinze ans ou cent mille ans. »

A l'Olympia, pendant deux heures et demie, il est en scène, hurlant sa solitude, celle de la poésie.



à l'Olympia Léo l'anar Ferré l'amour

une interview exclusive

P. 11



La commence une question intéressante. Est-il encore possible de battre la droite en 1986 ? Notre peuple a vécu pendant des années une dure expérience. Giscard-Chirac-Barre, les Français ont déjà donné. Ces hommes-là ont provoqué une réaction de rejet. Elle n'est pas oubliée. En 1981, une autre expérience a été tentée. Elle s'est muée à partir de l'été 1982 en une politique de rigueur, sœur jumelle de l'austérité de jadis. La modernisation sert maintenant d'alibi à la casse et l'abandon. Les choix de l'actuel gouvernement, en décevant les Français, ne règlent rien d'essentiel. Ils enfoncent à nouveau le pays dans la crise. C'est cela qui provoque le risque, le danger de retour de la droite au pouvoir.

Mais ce double échec — celui de la politique de la droite et celle du Parti socialiste — fait naître une nouvelle question : que faire maintenant ? La France est-elle vouée à la désespérante alternance entre une droite conservatrice et une gauche social-démocrate pratiquant une politique presque identique, engendrant une abstention permanente de millions de citoyens désabusés ?

Paradoxalement, ces expériences vécues hier et aujourd'hui créent une situation riche de potentialités pour qu'autre chose soit tenté. Ainsi, à chaque problème concret, les communistes proposent des solutions différentes. C'est ce qu'ils ont fait pour l'industrie automobile. Et, dans le même temps, l'action unie des salariés de Renault, décidée par eux-mêmes, librement, a permis de débloquer la situation. Des revendications ont été satisfaites. La discussion est ouverte sur l'avenir de la Régie. Naturellement, l'action, dont l'utilité vient d'être à nouveau prouvée, se doit de continuer pour faire prévaloir une autre politique industrielle.

Ainsi en est-il des affaires de la France. Les communistes sont aujourd'hui les seuls porteurs d'espérance. Elle se résume en quelques mots simples : il y a des solutions, une issue ; le socialisme à la française n'est pas un horizon lointain, un mirage. A condition que les communistes soient les porteurs de ce projet de société. A condition que se rassemblent chaque jour dans l'action tous les Français qui ne se résignent pas. Et ils sont nombreux. Ils peuvent l'être demain encore plus.

la débrouille c'est pas du boulot

notre dossier et un entretien
avec Jacques Perreux sur l'emploi des jeunes

WEEK-END

5 octobre 1984
L'Humanité
Dimanche

UN poète, c'est quoi? Un type qui écrit au-delà de la carcasse des mots? Sans doute, mais avant tout, quelqu'un qui vit en poésie, à chaque instant, naturellement.

Léo Ferré est ainsi : un poème, une chanson paroles et musique. Il a le verbe dru pour répondre à vos questions et un charme, une simplicité, une humilité, une chaleur, bien éloignés des images habituellement répandues. Volubile, il pratique l'art de la digression, comme un môme saute de rocher en rocher au milieu du torrent. Il n'a pas changé : « J'ai toujours quinze ans ou cent mille ans. Je suis tout petit. Toujours. A quatre ans, je m'inventais des musiques et je dirigeais des orchestres imaginaires », dit-il, avant de galoper dans une anecdote de ses douze ans. Et voilà que, nous aussi, on retrouve nos douze ans à écouter, gourmands, le sourire dessiné jusqu'aux oreilles, notre copain de classe raconter une de ses aventures fantastiques. Difficile de décrire l'ambiance de cette heure passée avec lui : ce qui suit ne prétend être qu'une « invitation au voyage » vers l'un des grands artistes de ce temps.

C'est par la musique que vous êtes venu à la poésie?

Je me suis dit : « Je vais faire de la musique, mais je ne veux pas être musicien du dimanche. A Monaco, j'avais une copine qui possédait un piano à queue. Au lieu d'aller finir mon droit, à Nice, je restais chez elle. Je mettais en musique tout ce qu'elle me donnait. Tout. Et je le chantais immédiatement. Un beau jour, j'ai revu tout ça. C'était gentillet, sans plus. Comme j'avais ma voix (il y a des musiciens qui ne peuvent pas chanter), j'ai eu l'idée d'aller chanter à Saint-Germain-des-Prés, dont on m'avait parlé.

J'ai essayé d'écrire des paroles sur des musiques. Ça s'est passé comme ça; j'aurais pu aussi bien ne pas écrire.

d'orchestre, mais ils n'ont pas encore le public, parce qu'on défend la musique aux jeunes et aux gens qui n'ont pas d'argent. On défend la musique à la misère. C'est tragique!

Pour vous, la musique a un pouvoir libérateur?

C'est beau, ça fait pleurer, c'est bien. Entre la musique et le match de tennis de monsieur Machin, il n'y a aucun rapport. Seulement, les gens vont voir le match...

Ils sont venus aussi aux concerts dont vous parliez.

Oui, ils sont venus. Des jeunes. Des universitaires, même, des gens intelligents, enfin, qui sont allés un peu plus à l'école que d'autres; ils ont découvert la musique à travers moi... Ecoutez! J'ai

vous avec le studio, les musiciens. Après, je passe des nuits.

Quand on vous dit que vous êtes un poète, ça vous gêne?

Je n'y pense pas. Je suis musicien plutôt. Un artiste.

Quand on se met à y penser, on est bon pour l'Académie?

Ah, tais-toi!

Pour mettre un poème en musique, comment faites-vous?

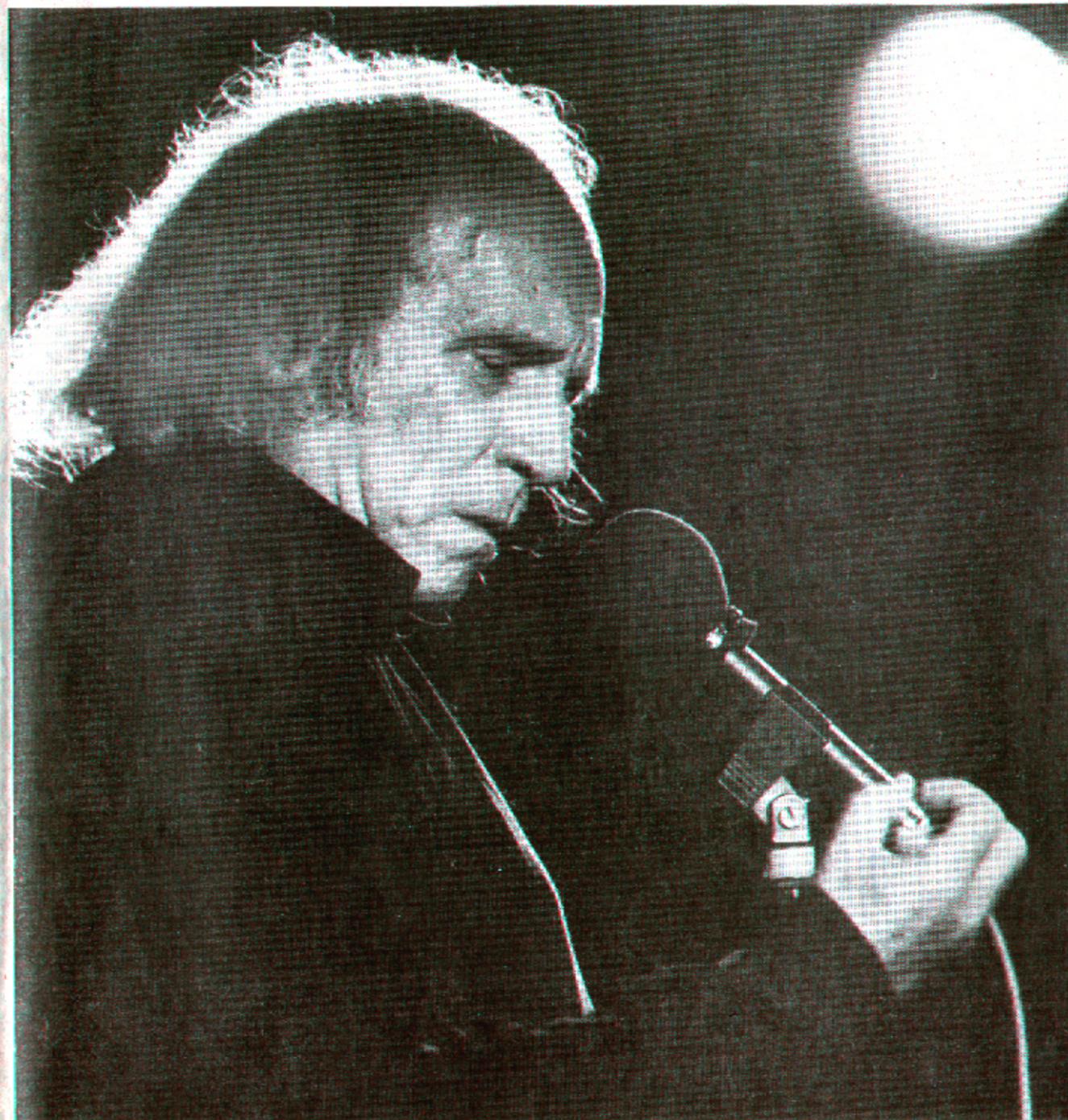
J'improvise immédiatement, ou je ne le fais pas. Je ne sais pas faire autrement. J'ai commencé par Baudelaire. Vous savez, on dit qu'on connaît les poètes... On les a tous appris à l'école, mais moi, j'étais chez les religieux, alors vous pensez, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, même Mallarmé...

LÉO L'ANAR

fait cinq concerts pour la Jeunesse communiste de l'Essonne — ils m'avaient payé l'orchestre de l'Essonne —. Je me souviens. Un dimanche. Il y avait un train qui passait à trois cents mètres et cinq à six mille jeunes avec des sandwiches, des saucisses, des ballons... la fête quoi! A un moment donné, dans « les Amants tristes », il y avait une fille en noir qui chantait devant moi, sans paroles, au début et à la fin. Puis (en plein soleil, eh!), elle mettait un manteau rouge, s'accoudait au piano en me regardant et chantait en allemand « la Mort d'Isolde ». Eh bien, c'est ça qui a remporté le plus gros succès. Donc, c'est pas moi! C'est

Vous chantez l'amour, la femme, mais Léo Ferré, c'est aussi une fidélité à des idées anarchistes...

Je n'ai aucun mérite. Ce n'est pas un effort : et puis je vais vous dire si je fais un effort, un jour, c'est foutu! Je tomberai dans l'Académie française... Un jour, j'ai rencontré Sartre; on a parlé pendant trois heures. A un moment je



JACQUES MARIE

FERRÉ

Mais j'y suis obligé puisque je vais sur scène.

Certains disent que vous faites peur?

Qu'est-ce que vous voulez...

J'ai essayé d'écrire des paroles sur des musiques. Ça s'est passé comme ça; j'aurais pu aussi bien ne pas écrire.

On vous a reproché de faire le chef d'orchestre ?

Écoutez! Quel est le chef d'orchestre au monde qui a donné vingt-cinq représentations du même concert, dans une salle de trois mille sept cents places? Personne! Je m'excuse, ce n'est pas de la vanité, c'est de l'orgueil, et l'orgueil ça tient debout: un homme se couche pour mourir. Ce n'est pas que je sois un type terrible; il y a de très grands chefs

rouge, s'accoudant au piano en regardant et chantait en allemand « la Mort d'Isolde ». Eh bien, c'est ça qui a remporté le plus gros succès. Donc, c'est pas moi! C'est Wagner.

Vous avez enregistré récemment « l'Opéra du pauvre ». Vous ne voulez pas qu'il soit créé en scène ?

J'ai défendu!... Parce que « Macbeth », ce n'est plus du Shakespeare, c'est du Strehler. L'autre jour, j'ai vu une affiche en Italie: « Rigoletto de Muti ». C'est un chef d'orchestre. Faut être gonflé!

On a beaucoup parlé de musique, mais les thèmes d'inspiration, comment les trouvez-vous ?

Je ne peux même pas le dire... Je ne me dis pas que je vais écrire pour les gens. Je ne pourrais pas... J'écris ce que je veux pour le disque. Être obligé, l'engrenage du disque, c'est bien. Sinon, je travaillerais beaucoup moins. J'ai besoin d'échéances. Je prends rendez-

Sous les cheveux blancs, les pavés, la poésie, sa jeunesse, en arabe que tracent le chemin de la scène à la vie. La Toscane, où il vit et sa douceur de lumière n'ont pas apaisé la fureur du cri. Lui dit: « Je gueule », mais c'est bien plus: il chante, il plante sa voix dans le corps, dans les cœurs, on prend ce qu'on peut, entre les mots, de la marée qui l'a jeté dans le chant, il y a près de quarante ans.

On a presque envie de le lui dire, en reprenant ses propres mots: dis-moi Léo, la vie comment ça fait, comment ça vient, comment ça va. Dis-nous Léo comment-vois tu demain, toi qui chantes « On naît seul, on meurt seul; entre les deux, il n'y a que des faits divers. »

Inconsolable fou d'amour cognant contre le monde, provocateur sans doute, mais le mot cache mal la détresse heureuse de vivre. Il écorche, il insulte, il jure, tout y passe. Son rêve le tenaille: l'anarchie, dit-il. Ou bien cette irréductible passion de l'homme qui n'accepte pas. Parfois avec amour, parfois sans. La déchirure immense dans laquelle la musique coule à flot, et quelle musique! Pendant deux heures trente, sur la scène, il réalise, seul, entre piano et nuit, une bouteille d'eau minérale à la main, une serviette-éponge de l'autre, fidèle à lui-même, le tour d'un monde qui le montre du doigt. Géant, hurlant sa solitude, celle de la poésie.

M.H.

FERRÉ L'AMOUR

une interview accordée à l'« Humanité Dimanche » à l'occasion de son passage à l'Olympia

lui ai posé la question: « Comment expliquez-vous que des types bien (Jules Romain, par exemple) finissent à « l'Aurore » ou des trucs comme ça? Vous savez ce qu'il m'a dit? « Ils ne devaient pas être si bien que ça! »

Votre fidélité, c'est aussi d'aider les gens de tous les jours.

C'est la moindre des choses, si

je voyais vraiment les gens de près, je ne pourrais pas vivre, je ne pourrais pas supporter de les voir malheureux comme ça.

En tant qu'artiste, vous les aidez à vivre ?

Est-ce que je peux seulement les aider? Ils sont dans leur coin. C'est terrible! Je ne veux pas connaître des choses comme ça.

OPERA-BOUFFE

Périchole Circus

Au théâtre des Champs-Élysées, Jérôme Savary a mis en scène le célèbre opéra-bouffe de Jacques Offenbach « la Périchole ». Quatre distributions différentes se relaient pour présenter ce spectacle jusqu'au 7 janvier prochain.

Dès le lever du rideau, le spectateur sait à quoi s'en tenir. Au premier plan, des acrobates sautent, pirouettent, se contorsionnent. Derrière, une foule bariolée de Péruviens d'opérette en liesse est emmenée par les trois cousines, tenancières

de cabaret, à la robe avantageusement fendue.

Tout ce monde s'agite en musique devant un décor « péruvien » ripoliné, du style de ces premières cartes postales polychromes abusivement rehaussées de taches decouleurs criardes. L'arri-

vée sur scène d'un des personnages principaux n'arrange rien à l'affaire: Don Pedro de Hinosoya, gouverneur de Lima, est affublé d'un manteau vert gazon et chapeauté d'un arrosoir.

Au trio Offenbach — pour la musique — Meilhac et Halévy — pour le livret —, un quatrième larron a ici ajouté sa patte: Jérôme Savary, grand maître des cérémonies du Grand Magic Circus, signe une mise en scène débridée, loufoque, sans être iconoclaste. Savary avait prévenu: « Je suis pour la dérision, pour la parodie, pour le grotesque ». Le moins que l'on puisse dire est que, de ce côté, on est servi.

Le metteur en scène n'a pas mégoté sur les effets: le coup de foudre que le vice-roi ressent à la vue de la Périchole endormie se traduit par un éclair bien réel qui zèbre un ciel momentanément assombri; le nouveau-né qui « grandira car il est espagnol » (sic) surgit d'un chou aussi kitsch que mécanique.

Cette accumulation d'effets, de gags comiques, frise parfois la vulgarité. Les derrières des danseuses et danseurs sont souvent mis à contribution. On n'a pas



Mais j'y suis obligé puisque je vais sur scène.

Certains disent que vous faites peur ?

Qu'est-ce que vous voulez y faire? J'ai dit à ma femme: « Maintenant, je vais faire peur! Tant qu'à faire! ». Je suis le contraire de ça. Moi, je suis du Midi. Alors, des fois, je gueule un peu. Après, j'oublie. Je ne sais plus ce que j'ai dit. Les gens ne se rendent pas compte de ça. On leur dit tellement de choses: « Tu vas voir, Ferré, il va te foutre dehors! C'est un sale type!... » Je suis tout le contraire...

Pas le contraire d'un anarchiste ?

L'anarchie, c'est l'extrême solitude, la négation de toute autorité d'où qu'elle vienne. Je ne trouve jamais personne qui soit d'accord avec moi là-dessus. Alors moi, je suis anarchiste, mais seul. Deux encore, ça va. Trois, on se fout sur la gueule!...

Le bonheur de savoir faire partager la poésie et la chanson.

Recueilli par Daniel PANTCHENKO

Jérôme Savary au milieu de la troupe.



CLAUDE CANDILLE

typ CHATELET
THEATRE MUSICAL DE PARIS
RTL

du 16 au 28 octobre

antología de la ZARZUELA

création et direction: José Tamayo

le plus grand spectacle lyrique espagnol
80 artistes

renseignements: 233 00 00